Document generated on 02/17/2025 1:51 p.m.

Revue d'histoire de l'Amérique française

COPP, Terry, *The Anatomy of Poverty — The Condition of the Working Class in Montreal, 1897-1929.* Toronto, McClelland & Stewart Limited, 1974. 192 p. $3.95.

Louis Maheu

Volume 28, Number 3, décembre 1974

URI: https://id.erudit.org/iderudit/303373ar
DOI: https://doi.org/10.7202/303373ar

See table of contents

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)
1492-1383 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Maheu, L. (1974). Review of [COPP, Terry, *The Anatomy of Poverty — The Condition of the Working Class in Montreal, 1897-1929.* Toronto, McClelland & Stewart Limited, 1974. 192 p. $3.95.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, *28*(3), 423–425. https://doi.org/10.7202/303373ar

Tous droits réservés © Institut d'histoire de l'Amérique française, 1974

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

COPP, Terry, *The Anatomy of Poverty — The Condition of the Working Class in Montreal, 1897-1929*. Toronto, McClelland and Stewart Limited, 1974. 192 p. $3.95.

A la lecture de cette radiographie de la pauvreté de la population ouvrière montréalaise du début du 20e siècle, développée par Terry Copp, on remarquera la différence de ton et de style qui distingue la conclusion de tous les autres chapitres. Ces derniers, en effet, sont essentiellement consacrés à compléter, traits par traits, les multiples reliefs de la condition socio-économique des ouvriers montréalais. La conclusion, elle, amène l'auteur à proposer, au moyen d'un sain recul par rapport à une grande abondance de données, certains axes d'analyse aptes à rendre plus significative et pénétrante la radiographie de la pauvreté qu'une ample collecte de données avait dégagée. On se prend à regretter que la conclusion n'ait été l'introduction et qu'ainsi les propositions qu'elle recèle n'aient pu tout au long de son parcours guider, appuyer, enrichir, bref encadrer puis systématiser la démarche même de l'auteur.

A l'aide de comparaisons avec la situation torontoise, T. Copp s'arrête successivement aux revenus réels de la classe ouvrière montréalaise; à la présence des femmes et des enfants au sein de la population active de la métropole; à la scolarisation formelle des enfants issus des milieux ouvriers; aux conditions de logement des ouvriers; à la santé publique et notamment aux problèmes de santé caractéristiques des populations pauvres de Montréal; à l'impact du bien-être social et des agences privées de charité sur les conditions de la pauvreté; enfin, aux conflits ouvriers au sein de la population active montréalaise. Mentionnons tout de suite, au sujet de ce dernier chapitre, qu'il nous semble particulièrement faible. L'auteur y relève, chronologiquement, les conflits ouvriers que connaissait à l'époque la population active montréalaise. De l'ensemble des manifestations du

mouvement syndical hormis les grèves, il est peu question; du syndicalisme catholique en particulier, encore moins, sauf pour affirmer au passage que les hypothèses sur les tendances conservatrices de ce mouvement ne sont que suppositions gratuites d'adversaires syndicaux vexés (136-137) [1]. Une telle méconnaissance d'une littérature sérieuse sur le sujet ne cesse d'étonner [2]; et l'attention accordée par l'auteur aux conditions qui doivent présider à toute comparaison systématique du syndicalisme catholique avec d'autres formes de syndicalisme (137) ne saurait justifier un traitement si expéditif.

De tous les paramètres utilisés par T. Copp pour mieux rendre les dures réalités de la condition socio-économique des ouvriers montréalais du début du siècle, on retiendra les chapitres six et sept consacrés à la santé publique et aux agences de bien-être social et de charité dite privée. Les pages consacrées aux problèmes de santé caractéristiques des quartiers ouvriers de Montréal et celles qui retracent les grandes faiblesses d'un réseau public et privé d'assistance et de sécurité sociales jettent un éclairage nouveau sur la condition ouvrière de l'époque. Quant aux autres dimensions de la radiographie, elles étaient déjà mieux connues, à l'exception peut-être des conditions de logement de la population ouvrière, thème intéressant traité par l'auteur au chapitre cinquième de son travail.

Au terme des huit chapitres qu'utilise T. Copp pour développer la radiographie de la condition ouvrière qu'il nous propose, on aura la nette impression, conformément aux intentions de l'auteur, que la population ouvrière montréalaise, et notamment sa fraction francophone des quartiers sud-est de la ville, subit une forte exploitation. Tout ce qui manque pour emporter notre adhésion est un certain nombre de fils d'Ariane aptes à rendre plus éclairé et significatif ce labyrinthe de l'exploitation dont bien des reliefs ont été repérés. Ici et là dans ces pages, et trop rapidement, il faut le déplorer, des voies parmi les plus intéressantes étaient indiquées.

Nous l'avons déjà noté: il faudra attendre la conclusion pour qu'une certaine attention soit accordée à de tels développements. Et comment ne pas tomber d'accord alors pour reconnaître (148) que les problèmes ouvriers, et tout particulièrement les problèmes ouvriers canadiens-français, sont fonction des conditions structurelles d'une économie de marché au sein de laquelle d'une part les possesseurs de capitaux ont des pouvoirs illimités et d'autre part le secteur public de l'économie ne pouvait redistribuer aux travailleurs qu'une faible proportion des revenus nationaux qu'épargnaient les exigences de l'accumulation du capital ? Mais l'adoption d'une telle proposition ne produit pas automatiquement les voies de la démonstration. Et pour sûr, il faut soutenir avec l'auteur qu'on a déjà trop misé sur les caractéristiques culturelles et idéologiques de la

[1] Les chiffres entre crochets renvoient aux pages du texte de T. Copp dont il est ici question.

[2] Voir à ce sujet, A. E. Leblanc et J. D. Thwaites, *Le monde ouvrier au Québec; bibliographie rétrospective* (Montréal, Les Presses de l'Université du Québec, 1973), notamment les pages 18-27 et 164-169.

société québécoise pour expliquer le retard de son développement économique et partant la pénible condition ouvrière. Cette précision établie sans équivoque — l'auteur y reviendra à plusieurs reprises — ne saurait par ailleurs entraîner l'analyse du côté de certaines caractéristiques géographiques ou infrastructurelles de la société québécoise auxquelles échapperaient d'autres régions de l'Amérique du Nord (taille et pyramide des âges de la famille moyenne, etc . . .) (143-144).

Il faut plutôt mettre l'accent sur la spécificité même de l'industrialisation de la formation sociale québécoise; cette option permet alors de relier entre elles plusieurs des dimensions d'analyse identifiées par l'auteur. Ainsi les faibles sommes investies dans le développement des appareils d'état du secteur public de l'économie, et au sein de celles-ci la plus faible fraction encore redistribuée à la classe ouvrière, apparaîtront d'inévitables conséquences directes d'une industrialisation capitaliste reposant au surplus sur les bouleversements provoqués par des "enclaves extérieures" au sein d'une structure économique locale où les Canadiens français sont loin des postes de contrôle. Confinées au rôle de "classe tenante" d'un Etat qu'apprendra à contourner la bourgeoisie d'affaires protestante anglophone, les élites petites-bourgeoises canadiennes-françaises auront à cœur, à travers le fonctionnement même de l'Etat si nécessaire, la protection de leurs propres intérêts. Et ces derniers, est-ce à rappeler, ne sont pas toujours similaires à ceux de la classe ouvrière; l'auteur le souligne lorsqu'il relève le peu d'ardeur que met cette petite-bourgeoisie à promouvoir le réseau public d'enseignement, elle qui compte sur un réseau scolaire privé pour assurer la reproduction de ses positions socio-économiques (69).

Nous sommes bien loin des caractéristiques géographiques du Québec qui serait tardivement atteint par l'évolution économique de l'ensemble du continent nord-américain. Mais ces limites et contraintes structurelles, notamment économiques et politiques et dans ce dernier cas le peu d'emprise de l'Etat sur l'orientation du développement économique, d'une industrialisation dépendante, paraissent mieux à même d'expliquer le retard de croissance du Québec et les caractéristiques d'une exploitation ouvrière qui s'y développait. Dommage que les thèmes abordés dans la conclusion, puis quelquefois anticipés bien rapidement au détour de l'un ou l'autre des chapitres qui forment le corps de la démarche, n'aient pas davantage inspiré et orienté la démarche de l'auteur. Ils auraient permis de présenter, choisir, mettre en relief des données plus immédiatement fonctionnelles à un travail de démonstration qui se dégage trop laborieusement d'un amas de statistiques et de données générales dont les enseignements demeurent bien souvent difficiles à discerner.

Département de sociologie
Université de Montréal

LOUIS MAHEU